

Zeitschrift: Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin
Herausgeber: École fédérale de gymnastique et de sport Macolin
Band: 31 (1974)
Heft: 2

Artikel: L'entraîneur : maître ou auxiliaire? [cinquième partie]
Autor: Naudin, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-997504>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'entraîneur: maître ou auxiliaire? (V)

Par Pierre Naudin

2e partie

Décevants et solitaires

Le respect filial que vouèrent à Poulénard, Ladoumègue et Séra Martin, c'est celui que Jim Thorpe éprouva pour Glenn Warner, entraîneur du collègue indien de Carlisle, et qui fit de ce jeune Indien de la tribu des Sac et Fox, un champion olympique du pentathlon et du décathlon aux Jeux de Stockholm, pour le compte des Etats-Unis.

Glenn Warner défendit farouchement Thorpe lorsqu'il fut, pour une bagatelle, accusé de professionnalisme. Mais comment aurait-il pu amener à l'indulgence un «jury» dont les membres reprochaient aux éducateurs de Carlisle, de ne pas parvenir à «désindianniser» leurs élèves?

Ce respect — moins filial toutefois qu'amical — c'est celui qu'éprouvèrent Jacques Lévêque, spécialiste du 800, pour André Cherrier (alors que Spitzer l'avait dissuadé de courir), Hansenne pour Gaston Meyer, Delecourt pour Joseph Maigrot; Jazy, débutant, pour Frassinelli; Kuts pour Grigori Nikiforov... On n'en finirait pas de citer des tandems fameux!

Il advient cependant, que des entraîneurs ayant eu la chance de rencontrer des sujets aux qualités exceptionnelles, échouent lamentablement dans leur tâche.

Lorsqu'il rencontra El Mabrouk, Cherrier crut pouvoir en faire une gloire internationale. Venu d'Alger, où il était né le 30 août 1928 — mais il n'en était pas sûr —, ce garçon, «vite» et résistant à la fois, pouvait battre les records mondiaux du 800 au 1500. En 1949, il courut le 1500 en 3'47"2. Tout était possible puisqu'il n'en était qu'à ses débuts. Mais on pouvait lire *déjà*, dans *Sport-Digest*:

«Que lui manque-t-il?

- a) L'intelligence de la course. Il est malin, mais comme peut l'être un enfant de 12 ans.
- b) Le sens de la limite à ne pas dépasser sous peine de danger.
- c) Le caractère. Il se laisse très aisément détourner du bon chemin, mais suit la bonne route si on le surveille.
- d) L'hygiène corporelle. Son entraîneur est parvenu à lui faire laver les pieds chaque jour, mais pas les dents.»

Rechignant à se rendre au stade en utilisant les transports en commun, il fallait que Cherrier allât le chercher en taxi. Il fallait aussi, très souvent, qu'il lui offrît le restaurant!

Champion de France du 800 en 1951, 1953, 1954 et 1955; du 1500 de 1949 à 1953, il termina deuxième du 1500 aux championnats d'Europe 1950, à Bruxelles, derrière Slijkhuis, et fut cinquième en finale des JO d'Helsinki en 3'46", après une course tactique lamentable.

Il y eut, dans l'athlétisme mondial, des échecs regrettables, et ce furent souvent des champions extrêmement doués — mais auxquels il manquait du caractère — qui disparurent, comme El Mabrouk, des stades où ils auraient pu très longtemps s'illustrer.

Inversement, certains athlètes se sont «faits» seuls — ou presque. Le cas le plus spectaculaire est celui de Zatopek. En 1941, il fut, à Zlin, conseillé par un coureur d'une certaine réputation, Ali. Cependant, trouvant sa manière de s'entraîner trop simpliste, il se mit à noter ses temps et à chercher, non pas une méthode d'entraînement, mais sa méthode: un plan de «travail»



Zatopek, un de ces athlètes qui se sont «faits» seuls!

adapté à son tempérament. Il fut un précurseur: le premier à penser que la compétition devrait être un espace-détente dans un long ruban de tâches athlétiques ingrates. — Il alla, certains jours, jusqu'à couvrir 100 fois 400 m en 1'20"! — Le premier à comprendre qu'en sport, les systèmes préparatoires doivent tenir compte du caractère autant, sinon plus, que des possibilités musculaires. S'il abandonna le 1500, en 1944, ce fut certes pour céder aux instances d'un entraîneur de coureurs de fond, M. Hron; ce fut aussi parce qu'il savait que son meilleur temps, 4'1", même nettement amélioré, ne ferait jamais de lui un grand spécialiste de cette distance.

Dans les sauts comme dans les lancers, les rapports sont les mêmes entre ceux qui dirigent et ceux qui effectuent. Il est des rencontres heureuses, préludes à des associations bénéfiques; il est des athlètes qui, soudain, pensant qu'ils peuvent se suffire à eux-mêmes, tentent leur chance et réussissent dans une indépendance qui fut ou serait nuisible à tant d'autres.

S'il n'avait pas accordé toute sa confiance à l'ancien lanceur et haltérophile Otis Chandler, Parry O'Brien aurait-il eu la carrière qu'on lui connaît? Alors qu'il

doutait qu'une telle méthode fût efficace, il consentit tout de même, comme Chandler le lui demandait, à passer la plus grande partie de son entraînement à la pratique des poids et haltères. Il se muscla harmonieusement et perfectionna son style avant que de se mettre carrément au lancer. Il fut bientôt imité par Fortune Gordien, qui, lui, trouva que l'on pouvait sans doute améliorer la force de propulsion en tournant de dos à l'aire de lancer. Ne gagnait-on pas $\frac{1}{4}$ de tour dans la rotation, et n'améliorerait-on pas, ainsi, la vitesse et la détente? Les 18 m 54 de Gordien, en 1954, furent salués comme un grand exploit. Maintenant, à l'époque des anabolisants, la plupart des lanceurs sont des mastodontes qui défigurent l'athlétisme. Et l'humanité!...

Etudiant le style de lancement du marteau mis au point par l'entraîneur allemand Sepp Christman, le Hongrois Nemeth trouva qu'il était bon pour les colosses, mais désavantageait un athlète de sa morphologie. Ses études et ses expériences portèrent sur la souplesse et la vitesse de rotation. Commencées en 1948, elles atteignirent un résultat probant, le 19 mai 1950, avec un record, alors de toute beauté: 59 m 88. Il devait avoir de nombreux disciples.

Un sprinter-marathonien

Pour citer un exemple d'erreur véritablement grossière, et qui ne se produirait plus avec un de nos entraîneurs actuels, comment ne pas évoquer les cas de Juan Zabala?

L'entraîneur de cet Argentin, âgé de 20 ans en 1932, avait vu depuis quelques années, en ce garçon, tout d'abord un sprinter, puis un coureur de 400, et ensuite en coureur de 800 m. Pas davantage.

Le Dr Alfred Thooris, qui avait effectué des études très poussées sur les athlètes et leur morphologie, leurs possibilités, leurs conditions d'existence, et les avait consignées dans un ouvrage désormais introuvable: *La Vie par le Stade*¹, fit un voyage d'études en Argentine et vit Zabala à l'entraînement. Surpris par la classe innée de ce garçon, il se renseigna auprès de son entraîneur:

- Quelle est sa spécialité?
- Les distances courtes... On peut tout lui demander, il n'est jamais fatigué... Il courra sans doute le 800 à Los Angeles...
- Le 800? s'étonna Thooris. Mais votre garçon, bâti comme il l'est, sera bien incapable d'aller en finale... Si j'étais à votre place, je l'entraînerais pour le marathon, en lui faisant répéter des distances assez longues... Il vous reste quelques mois. Avec un coureur pareil, il est encore temps!...

L'entraîneur n'était pas vaniteux. Il avait fait de son mieux, mais il s'était peut-être trompé... Il se dit aussi que ce médecin français était renommé (sans doute davantage hors de France que dans son propre pays). Il entraîna Zabala sur des 5000 et des 10 000, où il se montra effectivement à l'aise. Tellement à l'aise, d'ailleurs, qu'il gagna le marathon des Jeux de Los Angeles en 2 h 31'36", battant, avec une moyenne de 4 m 639 à la seconde, tous les records précédents.

Il est vraiment dommage que Zabala, quatre ans plus tard, ait voulu disputer les 10 000 des Jeux de Berlin, de préférence au marathon; il n'y termina que sixième en 30'56"2, alors que, sur la longue distance, il eût peut-être devancé Son, le Japonais, vainqueur en 2 h 29'19"2.

Zabala avait atteint l'âge adulte, mais assurément pas l'âge de raison.

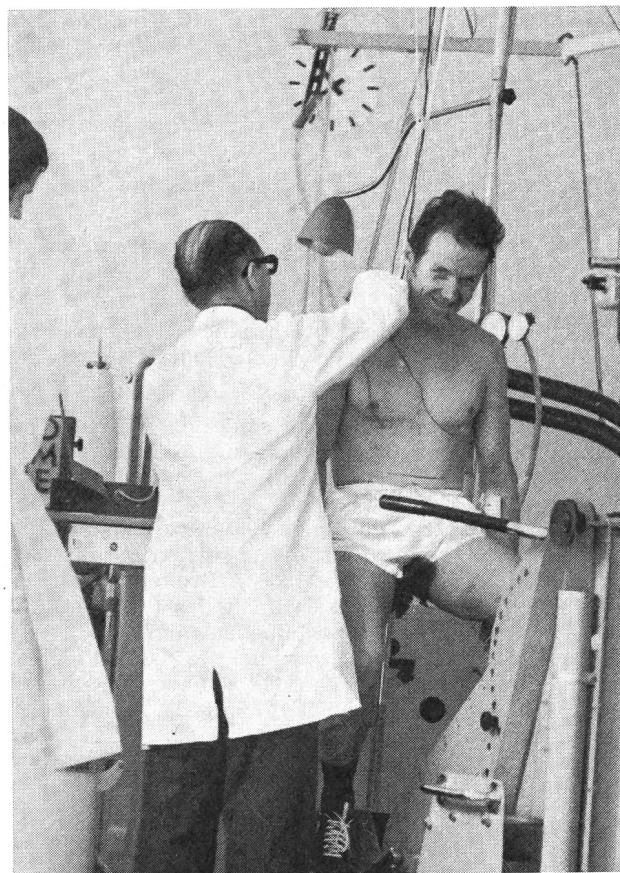
¹ Amédée Legrand, éditeur. Paris, 1924.

Adviennent que pourra

Désormais, je l'ai noté, on trouve des entraîneurs valables au niveau des petits clubs. Ce sont souvent des athlètes sur le point d'abandonner la compétition, ou l'ayant abandonnée. Athlètes de valeur, ou athlètes quelconques, mais doués d'une telle passion que les qualités spécifiques de l'alipte leur sont venues avec l'expérience acquise dans les épreuves auxquelles ils ont participé. Ils deviennent d'honorables dirigeants. Ils voient, ils jugent, ils décident — quelquefois après concertation avec d'autres entraîneurs —, de ce qui sera le meilleur mode de préparation pour le garçon ou la jeune fille dont les aptitudes sont évidentes. Cela ne se faisait pas autrefois: chaque entraîneur, persuadé d'avoir la connaissance infuse, demeurait dans son coin et sur ses positions.

L'athlétisme actuel est en effervescence. D'infatigables prospecteurs sont en quête, non seulement des meilleurs éléments que, sitôt découverts, ils exploitent; ils recherchent sans discontinuer les procédés susceptibles de pousser l'athlète idéal — ou presque — encore plus avant dans la performance.

Les techniques n'ont jamais cessé d'évoluer, et cependant, des novateurs prouvent de loin en loin que l'athlétisme est un domaine où les trouvailles ne sont pas seulement dévolues aux techniciens. Dans les courses de 400, 800 et au-delà, les athlètes de naguère pensaient que l'on pouvait, que l'on devait, même, et souvent à mi-parcours, se ménager un «temps mort», un «temps de récupération» avant de fournir l'effort essentiel. Les Américains balayèrent ce principe absurde. Désormais, on fonce, et adviennent que pourra: l'athlète ne ménage ni ses muscles, ni sa carcasse, ni son souffle; et l'entraîneur, préalablement, n'a pas ménagé l'athlète! Nous sommes passés de l'ère de la vigueur et de la souplesse à celle du travail en force intégral. C'est



Le sport possède désormais ses laboratoires et ses hommes en blanc (ici, Werner Doessegger à l'Institut de recherche de Macolin).

pourquoi, d'ailleurs, la médecine, accessoire, pendant plus d'un demi-siècle, est désormais indissoluble du sport. Non seulement les vieux liniments (qui n'étaient pas si mauvais!) ont été supplantés par les onguents, les pommades dont l'efficacité n'est d'ailleurs pas aussi convaincante, à l'usage, que l'affirmation des prospectus qui les accompagnent, mais le sport possède désormais ses laboratoires, ses chercheurs, ses alchimistes. Une peuplade d'hommes et de femmes en blanc s'affaire autour des athlètes, excitant, stabilisant ou réparant leur vitalité, à l'instant peut-être où *normalement* celle-ci se corroderait sous la charge des efforts¹. Alors que le médecin, autrefois, jouait à l'occasion un rôle de guérisseur, dans l'acception propre du terme, le praticien de maintenant intervient puissamment dans la préparation et dans la «réparation» de l'athlète de haute compétition, dans son régime et sa vie privée, à tel point que le champion n'est plus seul, vraiment, en cours d'épreuve, mais représenté en fait, au minimum trois personnes physiques et une personne morale: lui-même, son entraîneur, son ou ses *soigneurs*... et son pays!

Pour conclure ce paragraphe, il conviendrait de citer sommairement, parmi les innovations imputables aux athlètes seuls, le départ accroupi de Sherill, le 12 mai 1888; le saut en hauteur du Hongrois Gaspar, antérieur de quelque 50 ans au style de Fosbury, auquel cet athlète dut renoncer, non seulement parce que les règlements s'opposaient à des bonds de cette sorte, mais surtout parce que le sable étant l'élément employé pour toutes les surfaces de réception, le sauteur pouvait, en retombant sur le dos, endommager sa colonne vertébrale². Cependant, Gaspar fit des démonstrations, notamment à Paris en 1923, au meeting du *Petit-Journal*. Après avoir franchi 1,91 m, il révéla que le mérite de la découverte de ce style revenait à l'Américain Larsen (1,93 m).

Fosbury est donc ce qu'il conviendrait d'appeler un disciple inconscient.

Ce sont les entraîneurs qui, depuis son apparition à Mexico, analysent profondément le Fosbury-flop, chippent sur le moindre mouvement et spéculent sur les avantages et les inconvénients de ce style, alors que son «créateur», qui n'est certes pas un plagiaire, ne pourrait peut-être pas écrire vingt lignes à son sujet, tant il est *naturel* pour lui. Souvenons-nous de l'explication de Landon à Pierre Lewden: «Je ne sais pas pourquoi je saute ainsi, mais sûrement parce que c'est mieux!»

En marge de l'épreuve

Sans être un personnage marginal —, bien au contraire! — l'entraîneur se place, ou se trouve souvent placé en retrait de l'agitation des pistes et des pelouses, à l'instant précis de la compétition où sa présence s'imposerait absolument. Il est, dans chaque scène interprétée par son ou ses élèves, un figurant lointain, mais nécessaire. Sa condition —, ou le sens qu'il a de sa dignité, de son importance —, l'empêche souvent de se manifester, mais ses athlètes savent qu'il est là, et c'est ce qui leur importe, ainsi qu'à lui.

S'il les a conduits au succès, il écoute leurs commentaires enjoués, d'où il ne s'étonne pas d'être exclu. En cas d'échec, et bien qu'il se sache exposé, leurs lamen-

tations ne concernent qu'eux-mêmes: c'est une autocritique dans laquelle la malchance intervient. Le sport n'est-il pas un jeu? Le hasard n'est-il pas inséparable du jeu?

Quoi qu'il ne se trouve pas plus mis en cause que ses méthodes, et que ce soit surtout contre eux-mêmes — et rarement leurs rivaux — que ses élèves exercent leur ressentiment, l'entraîneur, à ces instants-là, sent le poids des responsabilités qu'il assume.

La tâche de cet homme est non seulement de canaliser les impétuosité, mais de contrôler les animosités inhérentes à la nature humaine. Il n'est guère aisé de parvenir à équilibrer les tendances quelquefois diamétralement opposées qui constituent le caractère d'un athlète. Aux espérances les plus légitimes succèdent parfois des périodes d'accablement à l'issue desquelles des renoncements sont à craindre. Psychologue et non moraliste, l'entraîneur se garde de trop parler. Cependant, son langage, contrôlé sur le terrain, devient prolixe, passionné sitôt qu'il se trouve hors du stade en compagnie de collègues ou d'adolescents à la recherche de conseils.

Plus il s'exprime sommairement et plus il veut être efficace. Ses critiques, quelquefois virulentes, ne sont jamais caustiques au point d'humilier, et, surtout, de rebuter son élève.

Qu'il soit généreux ou vénal, cet homme fait souvent preuve d'un désintéressement sans limites dans l'exercice de son ministère. Les athlètes lui coûtent toujours: en temps et en espèces. Il se soucie d'eux autant, parfois davantage que s'ils étaient ses enfants. Souvent déçu par la vie familiale et conjugale — et en sachant qu'il est, par ses absences et ses loisirs consacrés à d'autres, responsable d'une dégradation qu'au départ il n'avait pas souhaitée (on se marie toujours pour être heureux *ensemble*) —, il passe au stade le meilleur de son temps, oubliant les reproches entendus au départ de son domicile et les récriminations qui se préparent pour son retour, et qui sont toujours les mêmes.

L'entraîneur, davantage encore que l'athlète marié, passionné par son sport, est un grand consommateur de «soupe à la grimace»!

Certes, c'est souvent sa sportivité, qu'elle soit ou non excessive, qui a suscité cette jalousie, cette colère permanentes dont il se plaint rarement, quoiqu'il en souffre. Et peut-on expliquer une passion?... Au stade, il se dévoue, il a le sens de son utilité, de son indispensabilité; il s'apaise et il s'exalte tout à la fois; on le comprend, on l'estime; il fait pour d'autres, alors qu'il y a renoncé pour lui, des projets d'avenir; il oublie les contingences, les cris, les larmes et les menaces; parfois même les injures. Les soucis pécuniaires également! Et c'est cet oubli, cette tranquillité, cette joie multiple, aussi, autour de lui, qui le poussent à demeurer, plus qu'il n'est sans doute raisonnable, sur les terrains de sport.

Sa générosité ne s'exprime ni en paroles (pas plus qu'elle ne s'évalue) ni en attitudes démonstratives, mais elle se concrétise, soit en espèces pour «dépanner» quelque gars désargenté, soit en heures supplémentaires pour qu'un geste ou un «temps» soit amélioré. Ce ne sont pas les manifestations de sympathie trop ostensibles qui lui sont agréables, mais un regard, un sourire de gratitude lorsqu'il oublie sciemment qu'il a, lui aussi, une vie privée, et qu'il sacrifie une fois de plus les «siens» aux «autres».

En fait, il dépend de ceux qui sont placés sous sa dépendance!

Il y aurait, à ce propos, une longue étude à faire sur cette sensibilité particulière aux sportifs, cette entente que ne s'expliquent pas ceux qui les entourent: ce singulier mélange d'affection fruste, franche, plus sérieuse que gaie, et qui n'est pas si coutumière dans les mœurs de notre société régentée par l'hypocrisie, le lucre, les amitiés occultes ou particulières.

¹ Je pense que les anabolisants ne rendent service ni au sport ni aux athlètes. Je m'étonne que des entraîneurs, pour satisfaire leur vanité et celle de leurs athlètes, en tolèrent l'usage, et surtout que ces *drogues* ne soient pas encore proscrites par la Fédération Internationale, en tant que produits dopants.

² Il est étrange que Gaspar soit à ce point méconnu et que son nom n'ait jamais été, à ma connaissance, associé à celui de l'Américain. J'aurais pu citer quelques uns des commentateurs que son saut suscita, mais cette étude eût été trop longue!

Cet homme aux gestes éloquents dans leur brièveté, qui vit à la fois à son rythme et au rythme de ses athlètes, est tellement simple qu'il est aisé de se livrer à l'inventaire de ses vertus. Ce sont celles, d'ailleurs, d'un bon ouvrier; à savoir: l'amour de ce qu'il fait; la longue patience — quelquefois brisée par un emportement fugace —, à modeler un «sujet»; une confiance en l'avenir que certaines défaites n'altèrent pas, car toute progression comporte des hiatus, des haltes qui sont parfois des tremplins.

Son humeur oscille entre l'indifférence à tout ce qui n'est pas son «travail» et la sérénité. Indifférence aux choses de la vie qui passionnent les concierges, les commères, les midinettes, ou les cuistres; sérénité face aux problèmes majeurs, ces problèmes qui sont ceux du citoyen, qu'il n'évite pas, bien au contraire; dont il ne grossit cependant pas les données, mais qu'il résout en hâte, parce qu'il doit s'occuper de quelque chose de propre, et qu'il doit repenser à ses notes, à ses barèmes, à ses pronostics pour la prochaine épreuve dans laquelle son ou ses athlètes et *lui-même* sont engagés.

Pense-t-il qu'il lui faut intervenir, exprimer son opinion pour que celle-ci suscite la réflexion de ses pairs englués dans un indéfendable conformisme? Il n'hésite pas.

Ainsi, Dick Templeton, ce précurseur. Quelques mois avant les Jeux de Berlin, il demanda qu'en raison de ce qui se passait en Allemagne, les athlètes américains ne participassent pas aux épreuves olympiques.

Sa campagne fut vaine.

Sans doute, ensuite, se réjouit-il des victoires des Noirs de son équipe sur les Aryens!

Ainsi, les quelques entraîneurs français qui approuvèrent le geste de Carlos et de ses camarades, à Mexico... mais beaucoup d'autres le critiquèrent.

Ainsi, en période électorale, ces entraîneurs qui revêtent, en acceptant de figurer sur des listes de soutien pour tel ou tel candidat, leur opinion politique... Ceux d'autrefois, plus prudents qu'indifférents aux mouvements sociaux de leur pays, affirmaient que le sport et les sportifs étaient coupés de la politique.

(à suivre)

Commission scolaire de Zumikon

Pour le début de l'année scolaire 1974/75
(23 avril 1974), nous cherchons pour notre école, un

maître de gymnastique ou de sport diplômé

Le cahier des charges comporte 28 à 30 heures d'enseignement de natation par semaine à l'école primaire ainsi que la gymnastique avec différentes classes de l'école primaire et du degré supérieur.

Le salaire est conforme aux tarifs en vigueur; il est assuré par la caisse-assurance des fonctionnaires du canton de Zurich. Sur demande, un appartement de 4 1/2 pièces peut être mis à disposition.

Demandes de renseignements et candidatures (curriculum vitae, copies de certificat, références et photo) sont à adresser au président de la commission d'école, M. Max Pestalozzi, Langwis 12, 8126 Zumikon, tél. (01) 89 34 84.

Piscine de Worb

Pour le printemps 1974 (1er mai) nous
cherchons un deuxième

garde-bain

Conditions:

formation de maître de natation du brevet de sauvetage 1 et cours de samaritain.

Nous offrons:

salaire adapté aux conditions actuelles et horaire de travail fixe.

Inscription:

par écrit, avec brevets, références et conditions de salaire à:
Coopérative de la Piscine et place de sport,
Worb. Renseignements téléphoniques par
M. E. Wyler, président de la commission de
gérance, téléphone (031) 83 08 71.

Coopérative de la Piscine et place de sport,
Worb
Président de la commission de gérance